

Éditorial ...dix ans

Michel Euvrard

Volume 11, Number 4, August–September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34023ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Euvrard, M. (1992). Éditorial : ...dix ans. *Ciné-Bulles*, 11(4), 2–3.

... dix ans

par Michel Euvrard

Dans la primauté accordée à la fiction, on a été — c'est plutôt bon signe ! — jusqu'à se préoccuper de la relève. La formule de la série *Fictions 16/26* a été l'objet de beaucoup de commentaires, pas tous favorables ; les films eux-mêmes ne justifient pas totalement ces appréhensions. Dans ce genre difficile de la nouvelle cinématographique, et malgré les thèmes imposés, ils sont au moins variés, dans le propos, le style, le genre et... la réussite. Citons **Vacheries, la Nuit tous les chats sont gris, Moïse, On a marché sur la lune...**

Cette série complétait la mise en place d'un système de production qui, certes, veut donner le pas aux producteurs et aux scénaristes sur les cinéastes « auteurs », mais où les « *production values* » risquent de prendre une importance disproportionnée. Par exemple, duquel certains premiers films, dotés de budgets relativement importants — je pense à **Moody Beach, Cargo** et même **Un zoo, la nuit**, pour ne parler que du haut de gamme —, se sont avérés de beaux objets clinquants, « chromés », d'une sophistication superficielle inspirée de la pub et du clip, où se manifeste un sens de la mise en espace, mais vides, faits uniquement par désir de plaire et/ou de choquer.

Ce système a au moins le mérite de permettre une certaine planification, la préparation, sur une période de quelques mois, ou même de quelques années, de plusieurs films dans un cadre de production viable qui assure que l'ensemble ira à son terme, au lieu du coup par coup antérieur.

Surtout il n'a pas, comme on pouvait aussi le craindre, étouffé le documentaire et le cinéma indépendant. Grâce à l'Office national du film, au Conseil des Arts du Canada, grâce avant tout à la détermination et à l'acharnement des producteurs et réalisateurs de documentaires et de films indépendants eux-mêmes.

Aussi sensible que la fiction à « l'esprit du temps », le documentaire a pris lui aussi le tournant individualiste des années 80. Dans les années 60 et 70, il avait reflété la recherche du pays, de l'identité collective, avait entrepris un recensement de tous les aspects du

patrimoine, de tout ce qui était québécois, s'était fait l'écho des aspirations à plus de liberté, de générosité et d'ouverture au niveau social, politique, sexuel, etc.

Vous « santé » vous bien ? Ce mauvais jeu de mots, titre d'un film de Bruno Carrière, caractérise, en caricaturant à peine, une partie importante de la production documentaire des années 80 ; tous les sujets y sont traités sous l'angle de l'individu, de la recherche de la santé, physique et mentale, du bien-être et du bonheur individuels, et de ce qui leur fait obstacle, la maladie, physique et mentale, et la mort, ou les conditionne, en particulier les rapports familiaux. J'ai pu écrire en 1989 : « Les films de 1988 nous proposent l'image d'un Québec peuplé de vieillards (**Salut Victor, Des amis pour la vie**), d'anorexiques (**la Peau et les os**), de paraplégiques (**T'es belle, Jeanne**), d'enfants atteints de maladies mortelles (**Un soleil entre deux nuages**), de divorcés remariés, de séparées accotées (**Singulier pluriel**), de jumeaux (**Comme deux gouttes d'eau**), de psychiâtrisés (**Espoir violent, le Grand Monde**). » Ces films sont certainement utiles à divers « intervenants » ; certains sont de bons films, mais la vocation du documentaire est plus large. Cette mode individualiste était si envahissante qu'elle atteignit même des cinéastes socialement engagés comme Sophie Bissonnette et Richard Boutet : portrait de la militante syndicale Léa Roback, **Des lumières dans la grande noirceur** fait pratiquement l'impasse sur la dimension collective de ses activités, et Richard Boutet dans **le Spasme de vivre** aborde les suicides d'adolescents, phénomène social s'il en est, sous la forme d'une suite d'histoires individuelles.

Toutefois, ces « films de C.L.S.C. », qui ont occupé le devant de la scène et constitué un phénomène très voyant, ne représentaient pas, même au plus fort de leur vogue, la totalité de la production documentaire ; un arbre ne doit pas cacher la forêt. L'éventail des sujets s'est au contraire modifié et élargi au cours de cette période. Les films sur l'agriculture ont presque disparu (citons **Madame, vous avez rien**, de Dagmar Gueissaz Teufel), les grandes séries sur le patrimoine artisanal, **le Son des Français d'Amérique, la Belle Ouvrage, Un pays, un goût, une manière, les Arts sacrés au Québec**, etc. se terminent ; les films sur des sujets culturels sont toujours nombreux ; les thèmes et les préoccupations des femmes ainsi que celles des communautés culturelles sont davantage présents, et dans des films réalisés de plus en plus souvent par des femmes et par des « néo-québécois ».

Plusieurs cinéastes ont maintenu leur ligne, tels Pierre Perrault poursuivant sa recherche du « royaume » dans le temps et l'espace (**les Voiles bas et en travers**, **la Grande Allure**) ou Jean-Claude Labrecque enregistrant les archives du présent (**la Nuit de la poésie 1980**, **Paroles du Québec**) ou faisant revivre avec plus (**67 bis boulevard Lannés**) ou moins de bonheur (**l'Histoire des trois**) des épisodes récents de la grande et de la petite histoire du Québec. D'autres cherchent à renouveler le documentaire autant par la forme que par le contenu, en quête d'une troisième voie entre documentaire traditionnel et fiction ; ils réalisent des sortes de films-essais qui appartiennent moins à la postérité de Grierson qu'à celle de Vertov ou de Marker, ou ici du Perrault d'**Un pays sans bon sens**. Dans leurs films, le direct se combine à des « mises en situation » et des séquences reconstituées (**Une guerre dans mon jardin** et **Pas d'amitié à moitié** de Diane Létourneau, **le Million tout-puissant** de Michel Moreau, par exemple), des acteurs jouent en costume dans des séquences historiques (**le Confort et l'indifférence** de Denys Arcand, **Mémoire battante** et **la Conquête de l'Amérique I** d'Arthur Lamothe). **Journal inachevé** de Marilù Mallet, **Mother Tongue** et **Other Tongues** de Derek May sont des films largement autobiographiques, à la première personne ; **la Fiction nucléaire** de Claude Chabot interpelle le spectateur à la deuxième personne.

Ces cinéastes pratiquent le collage — visuel, de photos (**Albédo** de Jacques Leduc), de collages (**la Couleur encerclée** de Jean et Serge Gagné), ou auditif, de citations (de Virginia Woolf dans **le Futur intérieur** de Jean Chabot et Yolaine Rouleau) — et le mélange des genres : la comédie musicale fait irruption dans les documentaires **Histoire de femmes** et **Quel numéro/What number ?** de Sophie Bissonnette, la chanson, folk ou rock, dans **la Turlute des années dures** de Richard Boutet et **Au Chic Resto Pop** de Tahani Rached.

De même, le sujet des films se laisse beaucoup moins aisément circonscrire : de quoi au juste parlent **Albédo**, **la Fiction nucléaire**, **le Futur intérieur**, **Voyage en Amérique avec un cheval emprunté** pour ne citer que ceux -là ? Il y a là un refus des découpages arbitraires, des définitions mutilantes, un désir d'embrasser beaucoup, sans pour cela mal êtreindre.

Alors que le documentaire est aujourd'hui menacé lui aussi par l'exigence télévisuelle de lisibilité, d'accessibilité immédiates, et qu'on a en conséquence tendance à confondre documentaire et reportage, ces films sont parmi ce qui s'est fait de plus intéressant et de plus novateur — et souvent de plus poétique en même temps — dans le cinéma québécois des dix dernières années. ■

*Notre collègue et ami Denis Bélanger est mort ce printemps. Associé à Ciné-Bulles depuis l'automne 1986 en tant que membre du comité de rédaction, il a signé plusieurs articles parus dans ces pages au cours des cinq dernières années et assuré la direction de quelques numéros. Denis était animé par un souci de la qualité et un professionnalisme de tous les instants qui demeurent aujourd'hui, pour chacun d'entre nous, des sources d'inspiration. Comme d'ailleurs sa volonté farouche de contourner les évidences, les clichés, et le soin qu'il mettait à polir ses textes comme ceux de ses collègues pour que les idées soient exprimées clairement. Auteur ou coauteur de pièces de théâtre (*Lune de miel*, *le Grand Écart*, *Pontormo*), il a publié un roman (*Rue des petits dortoirs*) de même que des nouvelles parues dans diverses publications ou réunies dans un recueil (*la Vie en fuite*). Il laisse à tous ceux qui, comme nous, l'ont connu et aimé, le souvenir d'un être d'exception, passionné et inspirant. Parti trop tôt. De ces personnes, rares, dont on aime croire qu'elles ne meurent jamais tout à fait. Mince consolation.*

Merci Denis.

Le comité de rédaction



Denis Bélanger (Photo : Véro Boncompagni)